

C'Abelle de la Nouvelle-Orleans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Adresse: 323 rue de Chartres, entre Court et Bienville.

Abonné au Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE

Du 14 août 1909. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., N. E.

SOMMAIRE.

- 3me PAGE. Feuilleton. 4me PAGE. L'Actualité, Feuilleton. 5me PAGE. Faits Divers. 6me PAGE. Le Cahier Bleu, Souvenirs d'une jeune femme. La Ville au Rouet - Le cœur des mères. Jaloux. Le mariage de l'Adour. Poésie. Mondanités. Chiffons. La vie mondaine d'autrefois - Un duel célèbre. Souvenirs sur "Fanny".

L'EDITION DE L'ABELLE

DU 1er Septembre

Nous publierons, comme nous en avons l'habitude, le premier septembre prochain, une édition spéciale qui renfermera des matières de haute actualité en très grande abondance; édition qui, en vertu de son attachant intérêt, sera très répandue dans toutes les campagnes de la Louisiane et dans les Etats voisins.

L'Espagne au Maroc.

Les choses au Maroc s'aggravent pour l'Espagne au lieu de s'améliorer comme on l'avait espéré pendant un moment, immédiatement après la répression du mouvement révolutionnaire à Barcelone. Tous les navires de la flotte espagnole, nous apprennent les dernières dépêches, ont reçu l'ordre de se concentrer devant Melilla pour protéger l'armée territoriale forte de 38 000 hommes, mais peut-être inférieure à l'armée ennemie qui la menace d'une attaque d'un moment à l'autre. Les troupes espagnoles sont, on le sait, sous le commandement d'un valeureux officier, le général Marina qui, jusqu'à présent s'est pleinement montré à la hauteur de ses responsabilités; mais qui, s'il a obtenu des succès, a aussi subi quelques revers. L'artillerie espagnole bombarde le Mont Gurgura où sont nombreux les Maures. Son feu est incessant et arrivera, peut-être, à forcer l'ennemi à abandonner la forteresse, ce qui serait une victoire assez importante. Les Espagnols viennent de recevoir des canons de modèle français et n'en comprennent pas encore suffisamment le maniement pour s'en servir avec utilité; mais quelques jours leur suffiront pour surmonter les difficultés qu'ils éprouvent à régulariser et préciser le tir de ces pièces. L'armée expéditionnaire, sans manquer d'organisation ni de discipline, a cependant besoin de se familiariser avec le terrain sur lequel elle opère, et c'est ce qui explique certains retards apportés dans ses manœuvres et dans ses marches. Jeudi dernier, les Maures ont attaqué la garnison espagnole à Penon de la Gomersa et l'ont tenue sous leur feu pendant toute la journée. La nuit, ils se sont retirés dans les montagnes, y ont allumé des feux à la lueur desquels ils ont pu continuer leur feu. Un des fils du télégraphe reliant Albuemas et Ceuta à Penon de la Gomersa a été tranché par les balles des Maures, et tout fait craindre que les troupes espagnoles ne se trouvent dans un isolement complet. Les Maures ont éprouvé de fortes pertes en tués et en blessés. A Melilla, les Maures ont des refuges souterrains et s'y tiennent tant que dure la canonnade de l'ennemi, de sorte que les Espagnols brûlent beaucoup de poudre, font une copieuse dépense de munitions en pure perte. Il y a un soir ou deux, les Maures ont tenté, à la faveur des ténèbres, de détruire un chemin de fer en la possession des Espagnols; mais découverts au moyen de rayons électriques, ils ont été tués ou blessés. A Melilla, les Maures ont des refuges souterrains et s'y tiennent tant que dure la canonnade de l'ennemi, de sorte que les Espagnols brûlent beaucoup de poudre, font une copieuse dépense de munitions en pure perte. Il y a un soir ou deux, les Maures ont tenté, à la faveur des ténèbres, de détruire un chemin de fer en la possession des Espagnols; mais découverts au moyen de rayons électriques, ils ont été tués ou blessés.

LES UNIFORMES DE LA MARINE.

Chronique parisienne. Nous avons dit que nos ambassadeurs se plaignent du peu d'effet produit à l'étranger par la pauvreté de l'uniforme de nos officiers de marine, en face des marins étrangers. On s'en inquiète à la veille de la visite du Tsar. M. Fallières a pu lui-même constater cette différence choquante, à Nice, devant l'escadre italienne; à Havre, devant les marins anglais. A Madrid, c'est le Roi qui s'est étonné de cette absence de grand uniforme; à Saint-Petersbourg, à Constantinople, partout on s'est demandé pourquoi nos officiers de marine se montraient en cette tenue, et plusieurs ont pu croire qu'il y avait négligence de leur part. Lorsque nos marins sont allés avec l'escadre du Nord dans les eaux de Portsmouth et ont reçu les ovations de tout Londres, en 1906, à l'occasion de l'entente cordiale, on s'est étonné là-bas de les voir en simple redingote, et amicalement, de camarade à camarade, les officiers de la marine anglaise leur ont demandé: Pourquoi n'avez-vous pas votre grande tenue? M. Pelletan l'a supprimée. Vous m'en direz tant! Tout s'explique. Le protocole s'est ému de cette situation. On s'occupe de la question, mais il est bien tard pour y songer. D'ailleurs, ces uniformes coûtent cher, et ce serait bien le moins qu'après avoir condamné les officiers à les payer, sans les leur donner maintenant de quoi payer les nouveaux. C'est en juillet 1903 que M. Pelletan, ministre de la marine, qui n'aimait pas plus l'eau que les galons, prit fantaisie de démocratiser la marine en supprimant la grande tenue, qui comportait l'habit galonné ou bled, selon le grade, le pantalon à bande d'or et le ceinturon de soie bleu et or. Les pauvres aspirants qui avaient été nommés neuf mois auparavant avaient dû se faire faire cet uniforme réglementaire. Ils n'ont guère eu le temps de le porter, et ils ont dû le payer sur leur maigre soldo. M. Pelletan prétendait éviter ainsi les frais de cet uniforme aux officiers sans fortune. Votre compassion, lui répondit l'arbitre, Part d'un bon naturel, mais qu'il y ait un peu de bon sens. Les uniformes étaient payés; pourquoi les vouer à l'oubli? C'était donc plutôt le désir de supprimer le panache. Il y a si bien réussi que, devant les réclamations unanimes, il a rendu à nos officiers de marine, peu après, le bicorne et le ceinturon. Rien de plus. Plus d'habit galonné ou bled, selon les grades; plus de pantalon à bande d'or. Pas belle la moyenne tenue, devenue la grande tenue: une redingote noire fermée jusqu'au cou, sur deux rangs de boutons d'or, bien ajustée, les épaulettes et un simple pantalon noir, tout noir; pas même l'élégance du cadre noir de Saumur. La petite tenue, on le sait, se compose du même pantalon, d'un veston à deux rangs de boutons, et d'une casquette galonnée. L'été, on permet le pantalon et le veston blanc avec les galons du grade. Si au moins l'on rendait à nos officiers de marine l'ancienne redingote ouverte avec le gilet blanc à boutons d'or et la cravate noire; cette tenue se rapprocherait du costume civil, comme on le désire aujourd'hui, et rien n'était plus séant ni plus élégant. Il en a été question il n'y a pas longtemps, et savez-vous ce qu'a répondu un ami de M. Pelletan? — Ce n'est pas possible: cela oblige à avoir du linge blanc. On s'imaginait donc que nos officiers de marine ne changent de chemise qu'à Pâques ou à la Trinité? On en a ri et on en rira longtemps. Les officiers de la marine anglaise sont, il est vrai, mieux payés que les nôtres, mais ils doivent avoir quatre tenues: le veston pour la petite tenue, la redingote pour la moyenne, l'habit galonné et fermé pour la grande tenue, et une tenue de soirée, qui comporte l'habit civil à boutons d'or, avec le gilet blanc aux mêmes boutons. A la Cour et dans tous les bals donnés à bord d'un vaisseau, ces officiers portent cet habit, qui est d'une élégance supérieure, bien que des plus simples. Il ne saurait plus être question d'officier rouge et d'officier bleu. Les officiers mécaniciens ont reçu, comme les commissaires, la même tenue que nos officiers de marine, avec le parement de leur spécialité. Ils sont au même carcé, et il n'y a aucune différence entre eux. C'est bien le moins qu'on donne quelque relief à ceux qui se dévouent tous les jours pour le pays, et qui parfois sont moins payés que nombre d'ouvriers de l'Etat. On ne saurait croire à quel point le panache produit une impression à l'étranger. Il en produit également chez nous; mais ne le disons pas trop haut, car c'est la raison pour laquelle nos radicaux et socialistes l'ont en horreur. Ce prestige de l'armée et de la flotte les met en rage. En seraient-ils fait l'expérience devant une jolie femme, auprès de laquelle ils faisaient les jolis cour? Dans ce cas, il faut les plaindre; mais ce n'est pas une raison suffisante pour mettre nos officiers de marine dans une situation inférieure et gênante à l'étranger. Les grands ancêtres de la Révolution, ceux que les radicaux invoquent à tout propos, n'avaient pas cette horreur du panache et du décor. Les députés en mission auprès des armées empanachaient leur haut chapeau civil de plumes tricornées, et ceignaient leur taille d'une superbe écharpe aux trois couleurs. C'est ainsi que Carnot, à Wattignies, encourageait les soldats en leur montrant l'ennemi. Nous aurions voulu voir M. Pelletan dans ce costume. Et les Cinq Cents, défranchés, à Saint-Clément, au 18 brumaire, ne portaient-ils pas la toge romaine dessinée par David, avec une queue d'un ridicule achevé. Tous ces travestissements grotesques restent éparés sur le parquet quand il faut sauter par les fenêtres, qui heureusement étaient sauz de chausseuse. Napoléon les comprant l'importance des brillants uniformes. Plus ou moins, malgré les horribles shakos de la Restauration et de Louis-Philippe, il y eut toujours de beaux uniformes dans l'armée, surtout, sous le second Empire. Il y en a encore. L'état de nos officiers de terre, de toute arme, a pris de l'élégance dans la rigidité de l'uniforme; seuls nos officiers de marine sont voués à un costume d'entretènement. Plus que l'armée de terre, cependant, la marine est appelée à se montrer à l'étranger et à jouer parfois un rôle diplomatique. L'amiral Caillaud, en saluant, en 1906, à Londres, la colonne de

Voyage du Chef de l'Etat à Cherbourg (juin 1886)

(Relation inédite d'un contemporain) Le Roi, venant de Caen, arriva à Cherbourg le 22 juin 1886, à onze heures du soir. Sa Majesté alla coucher à l'abbaye. Le 23, le Roi se leva à trois heures du matin. Après la messe célébrée par l'évêque de Coutances, il s'embarqua et descendit sur un des cônes déjà placés, sur lequel on avait dressé une tente. Ce fut là qu'il vit couler la côte nouvelle construite. Cette énorme masse fut conduite en peu de temps et posée à sa place. Le Roi jouissait, de la plus grande satisfaction lorsque fut troublée par un accident. Un des cabestans, auquel tenait un des câbles, s'étant relâché précipitamment, quatre hommes en furent fracassés; un en fut mort et les trois autres furent grièvement blessés. Le Roi témoigna la plus grande sensibilité dans cette occasion; il envoya sur le champ son chirurgien à ces infortunés, prit leurs noms et se chargea de dédommager leurs familles de la perte qu'ils venaient de faire. Le Roi passa ensuite à la citadelle de l'île Pelée, qu'il nomma le Fort Royal, examina les plans et tous les ouvrages. Sa Majesté reposa trois heures et se releva à sept heures pour se mettre à table avec ses ministres, les principaux seigneurs de sa suite et les colonels des régiments qui avaient des détachements à Cherbourg. Tout le peuple et la foule d'étrangers que ce jour avait rassemblés dans Cherbourg eurent la satisfaction de voir le Roi se lever. Le jour de 24 fut des plus brillantes. Le mer était couvert de voiles. Quantité d'Anglais étaient venus par mer pour voir le Roi. L'escadre d'évolutions destinée à donner au Roi le spectacle d'un combat naval était en rade. Sur les dix heures, le Roi s'embarqua dans son canot et fut conduit à bord du "Patriote", vaisseau de soixante-quatorze canons. L'escadre, composée de dix neuf voiles, prit le large et engagea, autant que le calme qui était survenu put le permettre, un combat qui dura l'espace de cinq à six heures. Le Roi débarqua par le fort d'Artois, où il fut reçu par la foule immense qui bordait le rivage avec les acclamations de: "Vive le Roi!" auxquelles le monarque, échauffé, répondit par cette exclamation qui peut bien son âme: "Vive mon peuple!" Le 25, le Roi s'est encore embarqué sur les huit heures du matin; il a parcouru toute la côte, visité tous les ouvrages extérieurs et a déjeuné à bord du "Patriote". Après son débarquement, il s'est longtemps arrêté à considérer les ouvrages de fort de Mommet, aujourd'hui fort d'Artois. Il a témoigné la plus grande satisfaction à ceux qui conduisaient ces différentes entreprises. Le Roi partit de Cherbourg le 26 à six heures du matin, pour revenir coucher à Caen. Lois de nous la coupable pen-

Le "Globe-Trotter" Contre-rencier.

M. Joseph Thomassin, le Globe-Trotter français dont nous avons annoncé l'arrivée vendredi dernier, donnera une conférence gratuite demain soir, à 8 heures, dans la salle de l'Union Française, conférence à laquelle le public est cordialement invité. Nous avons, en quelques lignes, présenté M. Thomassin à nos lecteurs, et leur avons dit que nous l'avions trouvé une très intéressante personnalité. M. Thomassin est promis de décrocher une très séduisante timbale, ma foi! une prime de cent-vingt mille francs que la Société Olympique d'Amsterdam offre à quiconque fera le tour du monde à pied en quatre années. Il a dit lui-même, l'autre jour, quels sont les pays qu'il a déjà traversés, et dans sa causerie, demain soir, il parlera de l'accueil qu'il y a reçu, des sourires que lui ont prodigués les hommes et des grimaces que lui ont faites les femmes de tous peuples, lions, tigres, léopards panthères et autres. Il vous dira dans un langage charmant les sensations qu'il a éprouvées, se sentant poursuivi par un de ces dangereux animaux; les mille et une situations dans lesquelles il s'est trouvé pour n'en être pas dévoré, et vous devinez que plus d'une fois... diable! c'est délicat... comment dire cela aux collets montés? Il n'y avait pas place pour une patte; le traqueur produit de ces contractions-là, de ces serrementes plutôt. M. Thomassin n'a pas à se plaindre du sort; une heureuse étoile, au contraire, semble guider ses pas. S'il lui est arrivé de faire de désagréables rencontres dans les forêts de l'Afrique, il lui est arrivé également d'en faire d'aimables ailleurs. Ainsi, dans notre ville, de la façon la plus fortuite, il a trouvé des personnes excellentes qui n'ont pas voulu lui témoigner un platonic intérêt, et qui ont mis à son service leurs talents divers pour ajouter à l'intérêt de sa conférence de demain. C'est ainsi qu'un programme a été composé avec goût par le Mardik Bobler des concerts de Paris; programme dont tous les numéros seront goûtés: chancounettes et monologues dits avec l'esprit boulevardier et montmartrois le plus fin. M. Gaston de la Roche a offert son bienveillant concours au Globe-Trotter, et contribuera puissamment au succès de cette soirée si-ou-comique au cours de laquelle le rire, le gros rire, le rire burlesque remplira la salle et se succoera. Hébraïers, s'il ne le fait pas croquer. Voici une partie du programme de cette soirée: Discours d'un Associé, comique. Les mal tournés, réaliste. Les tambourineux, comique. Les charlatans, comique. Bibi Lolo, comique. Filles d'ouvrières, réaliste. Tout l'univers pleurait, comique. Rédemption, réaliste. Bibliothèque Aubanel Frères. "De ci, De là", légendes et fantaisies par Berthelin Boutoux. Préface de l'Auteur des "Paillettes d'Or". — Aubanel Frères, Avignon, France. Parmi la multitude des livres, ne vous est-il pas arrivé d'éprouver parfois comme un sentiment de désespoir? Il s'agit de trouver un volume qu'on peut offrir en cadeau, ou souvenir, à une jeune fille, une récompense scolaire qui ne fait pas le banal cartonnet d'or, un compagnon qui charmât les soirées d'hiver en famille ou les longues heures du voyage. On parcourait beaucoup de titres sans être pleinement satisfait. L'éditeur qui a semé par le monde ces admirables et aimables "Paillettes d'Or" nous offre, aujourd'hui, de Berthelin Boutoux, un recueil dont l'Auteur des "Paillettes d'Or" lui-même veut nous faire les honneurs. "De ci, De là" est un essai, un vol de "légendes" et de "fantaisies", légères, détaillées, colorées vibrantes comme les oiseaux des pays du soleil, qui se posent un instant pour repartir bientôt en quête de nouveaux paysages et d'impression nouvelles. Voyage charmant, toujours varié, au cœur d'un monde cueille sans efforts de salutations véritables et de saines légendes. "De ci, De là", sera le bienvenu près des jeunes lectrices. "De ci, De là" est le livre qui plaît et qui élève. vous plus sincères... —Et... ce sera tout? —Que pourrait-il y avoir encore? —Si tu avais pour elle autant d'affection que tu le prétends, tu ne t'en éloignerais pas comme tu le fais. —Au contraire, tu viendrais à Royamont pour assister à sa joie, pour entendre la confidence de ses projets d'avenir, pour l'aider dans ses préparatifs. —Oh! je suis trop maladroit. Je ne saurais rien faire. —Et puis... —Mais il n'achève pas sa pensée. (La fin à dimanche prochain.)

CUISINE

Sauce Robert. (Sauce relevée pour accompagner les viandes de digestion difficile). Faire dorer dans du beurre, des oignons coupés en fines, les saupoudrer d'un peu de farine, laisser prendre couleur, mouliner avec moitié bouillon moitié vin blanc et de jus de viande, ajouter un bouquet garni, sel, poivre, laisser mijoter doucement. Pâtis Julien. Oserp en laitières fines: pommes de terre, navets, carottes, céleri, choux, poireaux, haricots frais en gousses, pointes d'asperges, petite pois. Faire cuire à l'eau bouillante salée avec un morceau de beurre pendant 3 heures environ. Verser le potage dans une soupière après avoir mis un morceau de beurre frais dedans. Selon les goûts, ce potage peut être passé au tamis. —Des reproches à moi, mon-sieur le docteur? —Où, car on finit par croire que tu es mauvais cœur... à bas, à Royamont... Mais vois, car, tu parais te désintéresser complètement de tout ce qui s'y passe... et du bonheur qui s'y prépare, pour les uns comme pour les autres... —Mais... on peut... très bien... partager ce bonheur-là, de loin, sans, pour cela, être obligé d'y assister de trop près! —Tu sais que le mariage de Rose-Lison est une chose arrêtée... —Où, je ne sais pas sans l'avoir entendu dire... son mariage avec vous... Ce n'est pas pour me l'apprendre que vous êtes venu l... car, on dirait presque, que vous êtes venu ici exprès pour me voir? —Tu sais également que le jour de la cérémonie a été fixé? Oubolot manifesta un peu de trouble. —Non, ça je l'ignorais. Et c'est pour bientôt? —Dans quinze jours juste. —Qu'est-ce que ça veut dire? Je vous souhaite tout le bonheur que vous mérites... —Je suppose que tu ne cesseras pas à ton amie le grand chagrin de ne pas être auprès d'elle ce jour-là? —Mais... très... j'irai le voir... quand elle se rendra à l'église... et il y aura des personnes... pour faire des

Edition Hebdomadaire de "Abelle".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres, qui ont paru pendant la semaine, dans "l'Abelle" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cents le numéro.

yez sûr que l'affection très vraie et très grande de ma fille pour vous ne sera pas sans adoucir l'amertume de vos regrets... —Hélas! monsier, je crains bien, au contraire, que cette affection ne rende mes regrets de la perdre plus vifs encore... Le vieillard avait soulé. Rose entra presque assailli. Elle était très troublée, la pauvre, car c'était sa vie qui venait de se décider entre les deux hommes. Et, en entrant, elle essaya, par un de ces rapides regards qui font comprendre tant de choses, de deviner le sort qui l'attendait. Fontenaille avait pleuré!... Ses yeux étaient rouges!... Alors, soudainement, le cœur de Rose-Lison s'emplit de pitié pour le jeune homme... Elle ne comprit pas tous les détails de ce qui venait de se passer entre son père et lui... Elle ne comprit qu'une seule chose, c'est que Fontenaille était triste... Et s'il était triste, pourquoi? Pourquoi, si ce n'est parce qu'il renouait à ses rêves, à son amour? —Pardonnez-moi... Pardonnez-moi... Les larmes de Christian redoublèrent. Cette faiblesse dans ses yeux se remit. —Je n'ai rien à vous pardonner, Rose... et c'est moi, plutôt, qui devrais vous demander par-

don, puisque vous aimant, puis qu'on obtient de vous la promesse que vous seriez ma femme, je vous ai obligé à parler contre le sentiment intime de votre cœur et contre l'élan d'un amour qui se cachait. Il est un souffrir de mélancolie et de bonté. —Vous aimez Henriot et Henriot vous aime... n'est-il pas vrai? —Où, dit-elle, à voix basse... Je l'ai toujours aimé, je le vois bien maintenant. Tous les événements qui viennent de changer si profondément ma vie n'ont pas changé mon amour, et j'ai eu le bonheur de voir que mon père ne s'y opposait pas... Que sais-je, moi, en vérité?... Et ce que j'ai été élevée comme une demoiselle? Comme la fille de ce Royamont? Comme l'on traite un souverain, maintenant? Je ne sais que la petite paysanne, très humble, qui a vécu à la Mare-à-l'Eau, et il me faudra longtemps avant d'acquiescer les qualités qu'on exige d'une dame, dans le monde, et très longue, et très difficile, et qui me trouvera peut-être rebelle... —Elle est faite, ton éducation, chère petite, interrompit Croix-Vitré en souriant... Tu es bien la plus exquise créature que j'aie jamais vue... N'as-tu pas la bon sens intelligente de celle

qui te donna jadis les premières leçons et qui était ta mère? Tu n'as qu'à te laisser aller à la vie qui t'emporte, pour ressembler en tout à celle que je regrette... Elle secoua la tête d'un air mutin. —Non, je ne sais que l'humble fille de la Mare-à-l'Eau, et beaucoup de choses me manquent pour être ce que je veux. Et il me faudra du temps pour les apprendre, ces choses. Et voilà où je veux en venir; mon père ne s'oppose pas à ce qu'un jour Henriot soit mon mari... Mais la fierté d'Henriot s'opposera de son côté, et avec juste raison, à ce mariage où il se trouverait dans une condition humiliante que lui-même n'eura pas réalisées les ambitions de son travail, et de sa bête à l'entraîneur. Alors, l'attendrai... J'ai confiance en lui. Je sais quelle est cette ambition... Il me l'a confiée depuis bien longtemps. Henriot a toujours rêvé d'être médecin... "Être riche et soigner pour rien les pauvres et tous ceux qui souffrent, il n'y a pas de plus beau rêve!" Voilà ce que j'ai allé entendre dire, souvent, en soupirant bien fort, car c'était un rêve, en effet, à tout jamais irréalisable pour lui... Elle baissa les yeux et ajouta: —Son alliance m'inquiète et parfois il m'arrive de penser que je me trompe peut-être et qu'il ne m'aime pas...

—Il vous aime, Rose... et ce qu'il faut craindre, seulement de ce deux ors, c'est qu'il s'obstine à ne point vouloir vous l'avouer... —Il faudrait l'y forcer... dit le comte. —Par ruse? —J'ai essayé... Il est sur ses gardes, toujours... —Voulez-vous que je m'y prenne, à mon tour? dit Christian, triste... Il me surrait pas donné, Lison, de plus grande preuve d'amour... Les yeux pleins de tendresse de la jeune fille le remercièrent. —Où... —Bien, je verrai ce que je peux faire... Oh! je lui arracherai bien du fond du cœur, le cri révolté par sa fierté... Et vous serez là, Rose, vous l'attendrez... et vous en serez heureuse... et je vous demandais seulement, plus tard, au milieu de votre bonheur, de ne pas oublier que vous me le devrez... un peu... très peu... Les yeux de Rose devinrent humides. Certes, c'était là aussi épit digne d'être aimé... Puis, un matin, Christian arriva à Royamont. —Je verrai Henriot cet après-midi, déclara-t-il... Henriot travaille à la coupe... Monsieur de Croix-Vitré, j'ai besoin d'être accompagné par Rose-Lison... Voulez-vous me la confier? Ils partirent ensemble, à pied,

En chemin, elle essaya d'appréhender quel était le projet du docteur, et comment il s'y prendrait pour triompher de la résistance de Croix-Vitré... —Je suis sûr, mais pas encore, fit Christian, mais pourtant j'espère, j'espère... Avant d'arriver à la coupe, Christian la fit s'arrêter, puis s'avança de quelques pas, et revint presque aussitôt d'une marche prudente. —Henriot a déjeuné... il se repose à l'ombre... sous le chêne qu'il est en train d'abattre... mais il ne dort pas... il rêve... il m'a semblé qu'il pleure... Je vais le rejoindre, je constaterai avec lui... Vous gagnerez doucement le balais qui est là-bas, et vous vous y tiendrez cachée... De là, vous pourrez tout entendre... L'éloigne. Elle le vit qui abordait le jeune garçon. Elle vit Henriot qui se soulevait d'abord, comme engourdi, et qui, ensuite, se levait tout à fait. Et les deux hommes se mirent à causer. Alors, elle fit ce qu'avait demandé Christian. Elle s'avança, sans bruit, derrière les broussailles, jusqu'à balaison qu'il avait indiqué. Et là, elle resta immobile, invisible, à portée de leurs voix. —Henriot je suis heureux de te rencontrer... mais j'ai des reproches à te faire...

—Des reproches à moi, monsieur le docteur? —Où, car on finit par croire que tu es mauvais cœur... à bas, à Royamont... Mais vois, car, tu parais te désintéresser complètement de tout ce qui s'y passe... et du bonheur qui s'y prépare, pour les uns comme pour les autres... —Mais... on peut... très bien... partager ce bonheur-là, de loin, sans, pour cela, être obligé d'y assister de trop près! —Tu sais que le mariage de Rose-Lison est une chose arrêtée... —Où, je ne sais pas sans l'avoir entendu dire... son mariage avec vous... Ce n'est pas pour me l'apprendre que vous êtes venu l... car, on dirait presque, que vous êtes venu ici exprès pour me voir? —Tu sais également que le jour de la cérémonie a été fixé? Oubolot manifesta un peu de trouble. —Non, ça je l'ignorais. Et c'est pour bientôt? —Dans quinze jours juste. —Qu'est-ce que ça veut dire? Je vous souhaite tout le bonheur que vous mérites... —Je suppose que tu ne cesseras pas à ton amie le grand chagrin de ne pas être auprès d'elle ce jour-là? —Mais... très... j'irai le voir... quand elle se rendra à l'église... et il y aura des personnes... pour faire des

vous plus sincères... —Et... ce sera tout? —Que pourrait-il y avoir encore? —Si tu avais pour elle autant d'affection que tu le prétends, tu ne t'en éloignerais pas comme tu le fais. —Au contraire, tu viendrais à Royamont pour assister à sa joie, pour entendre la confidence de ses projets d'avenir, pour l'aider dans ses préparatifs. —Oh! je suis trop maladroit. Je ne saurais rien faire. —Et puis... —Mais il n'achève pas sa pensée. (La fin à dimanche prochain.)